

Zeitschrift: Les intérêts du Jura : bulletin de l'Association pour la défense des intérêts du Jura
Herausgeber: Association pour la défense des intérêts du Jura
Band: 40 (1969)
Heft: 12

Artikel: Turquie 1969
Autor: Moine, Virgile
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-825153>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 02.04.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Turquie 1969

par Virgile MOINE

Introduction

Les voyages en Turquie connaissent actuellement une vogue peu commune. Ce pays a, il est vrai, quelque chose d'attirant, que ce soit pour le touriste qui recherche l'exotisme, les monuments d'architecture, ou pour l'ethnographe qui s'attache à découvrir des types humains variés, ou pour le sociologue qui se penche sur une société en mutation, ou surtout pour le politique désireux de s'assurer de la stabilité du principal pilier de l'OTAN dans la Méditerranée orientale et le Proche-Orient.

Si Istanbul, alias Constantinople ou Byzance, recueille les faveurs du grand public, les côtes de la mer Egée sont visitées plus rarement, bien qu'elles abritent les ruines des cités les plus prospères du monde antique ; et le plateau d'Anatolie, surtout dans sa partie orientale, n'est guère parcouru que par des voyageurs à la poursuite des vestiges de la civilisation hittite, contemporaine de celle des grands pharaons d'Égypte.

La Grèce est boudée dans certains milieux, et cette attitude profite à la Turquie, qui s'ouvre mieux au monde d'Occident. Des agences de voyage « œcuméniques » rassemblent des touristes pour Ephèse et Nicée, sur les pas des apôtres ; des bureaux organisent des excursions pour universitaires à Troie, Pergame et Milet ; toutes les grandes agences canalisent des flots de touristes vers Istanbul, ses palais et ses mosquées.

Toutes ces raisons et d'autres encore, notamment le désir d'observer de visu les effets de la révolution d'Ataturk et des gouvernements qui en sont issus sur la mentalité et le comportement du peuple turc, actif soutien de l'Islam il y a moins de cinquante ans, ainsi que le besoin de comparer le niveau de vie des Anatoliens à celui de leurs frères de race de l'Asie russe (Ouzbeks, Turkmènes et Tatars) m'ont incité à visiter la Turquie. Point de soudure entre l'Europe et l'Asie, participant à la fois de l'une et de l'autre, musulmane de tradition dans un État profondément laïque, consciente de remplir une mission militaire de premier plan sur l'échiquier mondial (en bordure de l'URSS), la République turque, sur un territoire de 780 000 km² (soit dix-huit fois celui de la Confédération suisse), compte 33 millions d'habitants. Peuple homogène que n'ont pas épargné les vicissitudes de l'histoire et qui, après la période de gloire de l'Empire ottoman qui s'étendit jusque sous les murs de Vienne et fit trembler maintes fois les empereurs d'Occident, connut la décadence, devint le fameux « Homme malade » du siècle dernier, en proie aux ambitions des voisins, pour se retrouver, dès 1923, sous un régime ferme et progressiste qui lui redonna confiance dans ses propres destinées.

Aucun peuple en bordure de la Méditerranée n'a subi une mutation si rapide et si profonde. Je suis donc parti à la découverte d'un « Homme vivant », et non pas guidé par la vision d'un chromo de la célèbre « Corne d'Or » ou la hantise d'une quelconque « Aziyadé » née des romans de Loti, épiant un prince charmant, à l'abri d'un moucharabieh.

I.

Izmir - Smyrne et sa foire

La Turkei Airlines relie Kloten à Istanbul et Ankara. Les avions sont du type DC 9, pouvant transporter une centaine de passagers. Amabilité du personnel, service excellent, messages transmis en turc et en anglais. Il est regrettable qu'aucune carte ne soit à disposition et qu'aucune orientation géographique ne soit donnée en cours de vol.

Les repères au sol sont cependant faciles : lacs bavarois, citadelle de Salzbourg, monts de Styrie, lac Balaton étincelant au soleil, embrouillamini de fleuves en méandres dans la vaste plaine hongroise, Belgrade, la chaîne pelée des Balkans, la tortueuse et encaissée Morava serbe, des lacs aux noms inconnus alignés en chaîne d'oignons, la mer Egée, nappe de feu au soleil couchant, Istanbul à la nuit tombante. Durée du vol : deux heures et demie. Distance : 2000 km. environ.

Mais l'escale d'Istanbul ne dure qu'une heure. Formalités douanières et policières réduites à la plus simple expression, les passagers ayant déjà rempli dans l'avion certaines déclarations.

Une compagnie privée, exploitant les lignes intérieures, prend en charge les voyageurs à destination d'Izmir. Dans la nuit noire, les rives orientales de la mer de Marmara et de l'Egée sont ponctuées de grosses taches lumineuses jalonnant les pourtours des côtes où villes et villages s'encastrent dans les golfes et les criques. C'est de nuit qu'il faut aborder Izmir, métropole de l'Egée turque, quand la rade est éclairée de milliers de feux. Débordement de néon, qui pointille le squelette de la ville : le port, la citadelle, le quartier de la foire, les artères populeuses, la vieille ville où les lumières sont plus falotes et moins denses.

Izmir, connue chez nous sous le nom de Smyrne, comptant 500 000 habitants, ne le cède en rien à Naples ou à Palerme. Fille de la mer, active, méditerranéenne, coincée entre Ankara qui abrite les autorités politiques et Istanbul qui bénéficie d'un prestige intouchable, elle n'a pu compter que sur l'initiative de ses habitants pour se développer. Peuplée surtout de Grecs jusqu'en 1923, ceux-ci ayant été expulsés et remplacés par des Ottomans venus des régions périphériques de l'Empire turc, elle a fait face avec courage et optimisme à cette situation nouvelle.

Si la foire est courue, il faut avouer qu'elle met plus en valeur le désir de pénétration des industries occidentales (machines, radios, ordinateurs, appareils sanitaires, etc.) que le potentiel de production indigène, car l'hinterland de l'Egée en est resté au stade de l'artisanat et de l'agriculture. Les nouveaux Smyrniotes, héritiers des commerçants grecs, ont été conquis et modelés par la révolution d'Ataturk. L'imposant bâtiment de l'OTAN, installé dans le port même, manifeste d'ailleurs la volonté turque de se souder à l'Occident.

Cependant, l'ambiance asiatique n'a pas disparu : petits métiers, cireurs de chaussures, vendeurs d'eau, de pain, de lokoums, de graines de tournesol, d'épices, infirmes implorant la charité au nom du Coran. En revanche, pas de mendiants valides ni d'enfants quémendant des bakchichs.

Rebâtie après les sanglants combats gréco-turcs de 1922, Izmir connaît peu de ruelles sombres. Les souks même sont modernes et aérés.

Et le long des quais, le soir, la foule ne diffère guère de celle de Beyrouth ou de Brindisi. Les boîtes de nuit, affichant french-cancan et danses du ventre, succèdent aux cinémas à westerns. Seuls les fumeurs de narghilés attablés aux terrasses des cafés jettent une note orientale ; béats comme des nourrissons au sein maternel, indifférents à ce qui les entoure, jouant souvent d'un chapelet qu'ils glissent entre leurs doigts, ils savourent l'instant présent.

Si la foire présente quelque intérêt, surtout le soir, quand la foule se déverse dans les parcs et les centres d'attractions, une promenade à la citadelle, le Kadifekale, laisse une impression inoubliable. Cette vieille forteresse, qui domine Smyrne de ses remparts et de ses tours, révèle un des plus beaux paysages du monde, un golfe qui ne le cède en rien au Pausilippe napolitain. Au crépuscule, j'ai rejoint mon hôtel à travers des quartiers animés et populaires, fleurant le mouton grillé et l'oignon, grouillant d'une myriade d'enfants se poursuivant sur la rue tandis que les aînés, sur le trottoir et sur le seuil des maisons, jouent aux cartes ou aux dames, sans se laisser troubler par les mouvements des passants.

Les « dombus », taxis à la robe quadrillée de noir et jaune, qui chargent ou déposent les voyageurs en cours de route, comme des autobus, se frayent un chemin à coups de klaxons, avec une ahurissante dextérité. Calme, disciplinée, pesante comme une souche paysanne, la foule smyrniote observe une réserve qu'ignorent les Arabes et les Orientaux.

Comme une plaie béante, au centre de la ville, l'« agora », place publique qu'édifièrent les Grecs et les Romains, atteste les origines antiques de Smyrne. Les statues de Neptune, de Cérès et d'Artémis ont bravé invasions et tremblements de terre. Tout comme le géologue repère facilement les étages aux affleurements du sol, l'observateur, en ce lieu géométrique où des mondes et des cultures se sont affrontés en s'entremêlant, discerne aisément les apports ethniques successifs qui firent de l'Asie « mineure » — la « petite Asie » des Anciens — une macédoine de peuples étiquetée comme Levantins : Hittites, Grecs, Latins, Vénitiens, Génois, qui y installèrent les « échelles » ou escales du Levant, Turcs seldjoucides et osmanlis, réfugiés arrivés en masse il y a cinquante ans. Le dynamisme et l'initiative grecs se sont maintenus, mais on y parle moins haut et moins fort qu'en Grèce, surtout de questions politiques...

II.

Au pays des villes englouties et des civilisations disparues

Paul Valéry a écrit que « les civilisations sont mortelles ». Les rives de la mer Egée en fournissent la preuve à chaque pas. De Smyrne on atteint rapidement les ruines des célèbres cités qui, il y a deux millénaires, abritaient des foyers de culture, d'art et de philosophie. La campagne rappelle étonnamment celle de Grèce : ciel d'un bleu immuable, maquis pelé ou semé de broussailles, oliviers aux troncs noueux, figuiers d'un vert encore glauque, cyprès noirs et pointus. Gens et fruits

s'entassent sur les chars ou les camions se rendant en ville. Çà et là, des ânes trottaient et cabriolaient. Le blé est battu sur champ comme il y a vingt siècles et les moissonneurs, auréolés d'une poussière d'or, saluent du geste les voyageurs. Tournesols, pavots, tabac paraissent cultivés industriellement.

Nos manuels d'histoire semblent suggérer que la Grèce antique avait essaimé d'Athènes vers l'Asie mineure, alors qu'il s'agit du phénomène inverse. Authentiquement grecque, la côte asiatique de l'Égée a donné au monde une civilisation qui s'est répandue en Grèce, en Italie et sur tout le pourtour de la Méditerranée. Elle est, après l'Égypte, l'Assyrie, la Phénicie, le berceau de notre civilisation.

Pendant dix jours, roulant de ville en ville, de cité en cité, de ruine en ruine, me souciant fort peu des explications dithyrambiques ou confuses de guides officiels, je me suis efforcé d'entendre le chant des pierres, de revivre en imagination l'activité d'hommes habiles, industriels et policés qui construisaient des temples et des palais, sillonnaient les mers, battaient monnaies, connaissaient l'écriture et rédigeaient des codes alors que nos ancêtres, à la même époque, erraient encore dans la grande forêt hercynienne, vivant de chasse, de pêche et d'une rudimentaire agriculture !

Ephèse-Selçuk se trouve à 75 km. au sud d'Izmir. L'actuelle bourgade turque, qui compte 9000 habitants, somnole entre deux collines et ne s'éveille guère qu'au flot des touristes d'Europe et d'Amérique. Une ville de 200 000 habitants, capitale de l'Asie romaine où l'apôtre Paul écrivit sa fameuse Epître aux Ephésiens, où saint Jean rédigea l'Apocalypse, se dressait dans ce site, ainsi que le célèbre temple d'Artémis — l'Artémision — considéré comme une des sept merveilles du monde antique. Il a disparu, ne laissant que quelques chicots dans un marais mal assaini.

J'ai passé une journée à errer dans ce qui fut Ephèse, capitale de l'Ionie d'Homère, de Crésus, des rois perses, d'Alexandre, des proconsuls romains, des pères de l'Eglise. Trois rues principales subsistent de la métropole d'autrefois, que les archéologues ont fait ressurgir sous dix mètres de limon. Elles sont flanquées de colonnes mutilées, de subsassements éclatés, de vestiges de palais et de temples : la rue des Corètes (du nom des prêtres d'Artémis), la rue de Marbre dont le luxe et l'animation valaient celles des grandes capitales d'aujourd'hui, et la rue Arcadienne qu'éclairaient des lampes à huile, rectiligne et majestueuse, qui aboutissait au port et se perd maintenant dans un delta poussiéreux.

Car Ephèse fut la victime des hommes et des événements conjugués : affaissement du sol, enlèvement, tremblements de terre, guerres civiles, invasions, maladies endémiques. Sa flotte sillonnait les mers. Les dépôts du fleuve Kaystros (l'actuel Kuzuk Menderes) ont comblé le port et rejeté la ville, qui changea trois fois d'emplacement, à 4 km. du rivage.

Une des collines est coiffée d'une citadelle bâtie par les Byzantins, occupée par les Croisés, puis par les Turcs, derniers venus. A son ombre, la basilique de saint Jean, construite au VI^e siècle par Justinien, présente encore des marbres éblouissants et des statues mutilées, tandis qu'une niche ouverte à tous vents révèle l'emplacement où reposaient les reliques de l'évangéliste.

Ici, comme ailleurs sur l'emplacement des « civilisations mortelles » des spécialistes de la brocante, adolescents et oisifs, essayent de refiler aux touristes, avec la ténacité des affamés, de menues monnaies frappées à l'époque hellénistique ou romaine, ou de minuscules lampes à huile patinées on ne sait comment.

Et sur la colline d'en face où jaillit une source fraîche et claire que les Anciens considéraient déjà comme sacrée, les chrétiens, au bénéfice d'un édit pontifical, se rendent en pèlerinage dans une grotte qui aurait abrité Marie, mère de Jésus. La Vierge, ayant suivi l'apôtre Jean après la mort de son fils, aurait fini ses jours en ce lieu où j'ai déjeuné, sous la tonnelle, d'un excellent chachlik (mouton à la broche) arrosé d'un samos un peu lourd.

Une visite au petit musée d'Ephèse s'impose. Les œuvres recueillies dans les ruines sont toutes du style colossal, du romain asiatique de la décadence. Une seule statue envoûte, sidère, obnubile : celle d'une Artémis hiératique, figée, étalant une poitrine à vingt-cinq mamelles, mère de la Fécondité, orientale, révérée dès la nuit des temps en Ionie, en Lydie et jusqu'en Perse, qui a bravé tous les régimes, sans aucun trait commun avec l'Artémis-Diane gréco-romaine, virginale et chasseresse. Nul n'a pu effacer le culte de l'Artémis d'Ephèse, si bien que les doctes pères de l'Eglise décidèrent, au V^e siècle, en concile tenu dans cette ville, d'honorer la Vierge, répondant au vœu profond d'une population qui rendait depuis toujours un culte vivant à la Mère, à la Fécondité, à la Femme, à la nature bienveillante.

Toutes les phases de l'histoire humaine se sont déroulées en ce haut lieu de l'histoire où s'affrontèrent, par l'épée et la parole, civilisations et religions, Hittites et Ioniens d'Homère, Grecs du continent et Perses de Darius, phalanges d'Alexandre, légions romaines et asiatiques, Byzantins et Croisés, chrétiens et musulmans, en un implacable massacre.

Et la nature a ajouté aux ravages des hommes. Quand le soir tombe sur les ruines s'étalant sur 3 km. et que les grillons entonnent leur sérénade, le Bülbüldagh ou Colline des Rossignols projette son ombre sur les vestiges de l'opulente Ephèse. Les rossignols, eux aussi, se sont tus quand j'ai quitté la métropole antique pour un motel ultramoderne, formé d'une vingtaine de pavillons et fonctionnant au self-service...

* * *

Une route en corniche longe les rives de la mer Egée en direction du sud, dans un paysage qui ressemble à celui de la Riviera. Cette côte, qui n'abrite plus que des bourgs somnolents et des stations balnéaires fréquentées par la bourgeoisie d'Istanbul, fut jadis la région la plus prospère du monde connu. A 50 km. d'Ephèse, dans un golfe comblé par les alluvions du Méandre — le bien nommé — se trouvent à chaque pointe de l'anse Priène et Milet, celle-ci affaissée dans les marécages, celle-là reconstruite sur les pentes d'une colline pour échapper à l'enlèvement et à la malaria, sans éviter toutefois la décadence et la mort.

Priène était la plus petite et la plus riche des cités de la Confédération ionienne. Ce qu'il en reste l'atteste. Ses rues dallées se coupent géométriquement, en damiers, comme celles de New York. Et je me suis trouvé soudain, après avoir franchi des propylées, des seuils de temples,

de palais et de stades, dans l'ancien Sénat de la république, bien conservé, où cinq sièges de marbre richement sculptés, face à un petit amphithéâtre, étaient destinés aux magistrats. Une inscription latine, que le temps n'a pas effacée, rappelle que le calendrier julien fut introduit en l'an 743 de la fondation de Rome (an 9 av. J.-C.) !

Au pied de cette cité morte, un camp militaire où les soldats turcs s'exercent au lancement de la grenade et au tir des fusées antichars, avec du matériel de l'OTAN, rappelle que les consuls veillent ! Qui sait si sur cet emplacement, il y a deux mille ans, les cohortes romaines ne s'entraînaient pas, elles aussi, au maniement des balistes et des catapultes en provenance de Syracuse ou d'Alexandrie, contre la poussée éventuelle des Scythes et barbares de l'Est ?

Le delta du Menderes a été assaini, et les touffes blanches des cotonniers, en ce matin de septembre, sous un ciel bleu et dans un air immobile, jettent une note chaude dans ce plat paysage de ruines.

Milet, la première cité grecque au VI^e siècle avant J.-C., est aujourd'hui noyée et envasée. La ville la plus dynamique du monde antique avant les invasions perses, — Londres ionien ou Paris grec — qui avait installé des colonies jusqu'en Sicile, au Caucase et en Egypte, qui s'enorgueillissait de hautes écoles et de monuments superbes, a vu sombrer les témoins de son ancienne splendeur. Il n'en reste qu'une dizaine d'édifices croulants, un vaste théâtre de 25 000 places et quelques agoras (places publiques) fouillées et éventrées. Des quatre ports qui desservaient la ville, tous ont disparu sous le sable. Seuls, deux lions de marbre marquent l'entrée de ce qui fut une rade. La mer a été rejetée à 4 km. et j'aperçois l'île de Samos toute proche. Et si la malédiction s'abattait sur Venise, Amsterdam ou Rome ?...

L'émotion vous étreint en songeant qu'apparut ici la première école philosophique. Thalès et ses élèves, Pythagore de Samos, Héraclite, Démocrite, nombre d'autres, au-delà des mythes et des croyances ancestrales nées de la peur, osèrent se poser les éternelles questions du pourquoi et du comment des phénomènes naturels, déchirant le voile d'une interprétation puérile, aiguissant leur curiosité, construisant la logique, s'efforçant à une explication plausible de la nature et de ses lois. Les balbutiements de la science et le « panta rhei » (tout s'écoule) bravant les dieux de l'Olympe ont pris naissance ici.

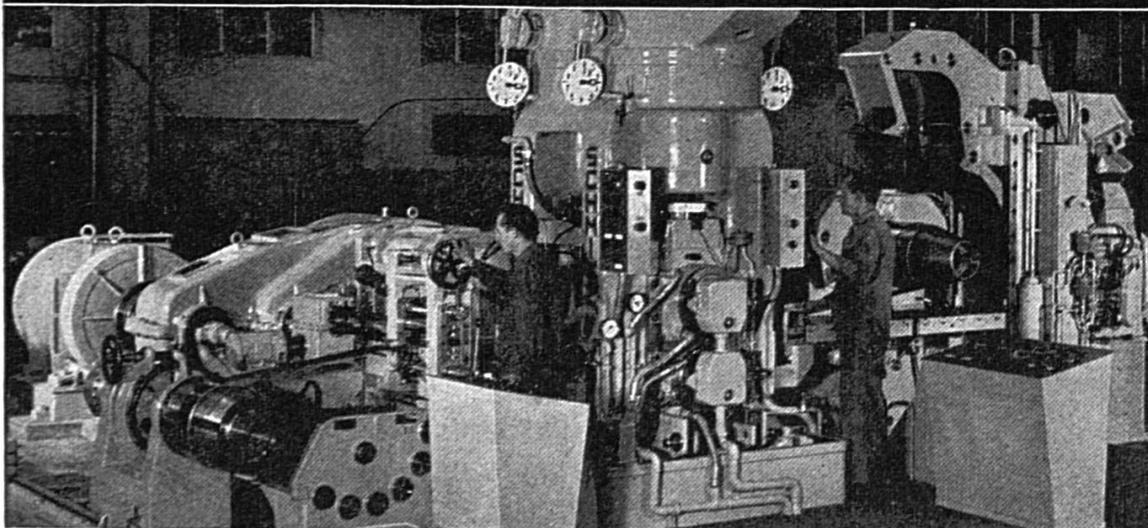
Dans l'angoissant silence des ruines, un chat s'étire et semble me narguer. Serait-ce l'âme d'un philosophe revenu hanter les lieux chers à Thalès ? Métempsychose ? Les sages de Milet, n'ignorant ni l'Orient ni l'Egypte, y croyaient... Et je m'en fus boire un coca-cola, en compagnie de quatre fonctionnaires turcs, dont trois, ayant servi dans le cadre de l'OTAN, parlaient un anglais parfait. Les Grecs, il y a deux mille ans, s'étaient aussi mis à l'étude du latin !

* * *

A 20 km. de Milet se trouve Didymes, qui dépendait de la puissante cité. C'était un lieu de pèlerinage, le temple le plus couru de l'Ionie, presque aussi populaire que l'oracle grec de Delphes. Il mérite plus qu'une brève visite : un séjour d'au moins une journée, car ce site, en bordure d'un village turc, tient à la fois du chaotique, du colossal, du



BOILLAT SA



laminoirs et tréfileries

maison fondée en 1855

**spécialistes du laiton et alliages de
cuivre**

barres fils profilés rubans bandes

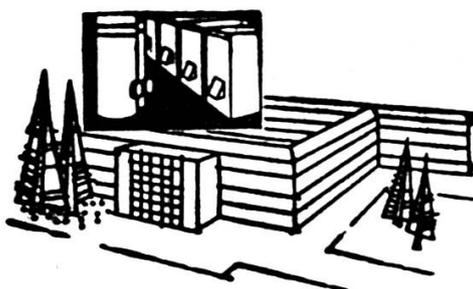
téléphone (032) 91 31 31 télégr. Boillat

**Boillat SA Reconvilier Suisse
téléc 3 41 28**

pārli+cie

Chauffage central
Application de la chaleur
à tout usage
Chauffage par rayonnement
Chauffage au mazout
Climatisation
Installations sanitaires

BIENNE LA CHAUX-DE-FONDS
DELÉMONT PORRENTROY
MALLERAY TRAMELAN
SAINT-IMIER NEUCHÂTEL



1439

Si vous désirez **une montre de qualité**
exigez qu'elle soit munie d'un **balancier**
en **bronze au béryllium**, connu sous le
nom de

Glucydur

Marque déposée par
Les Fabriques de Balanciers Réunies

1441

titanesque, du fantasmagorique. Vaste temple de 120 mètres de long sur 60 mètres de large, dédié à Apollon, dieu du soleil, de la beauté et de la prémonition, sa structure essentielle a bravé les ans. Des colonnes cannelées gigantesques mesurant plus de 2 mètres de diamètre, des tronçons de statues à l'échelle quadruple de l'homme, des chapiteaux de l'ère hellénistique, des fragments de lions et des têtes grimaçantes de méduses gisent sur les pavements de granit et de marbre restés intacts malgré les déprédations des barbares. Bâti sur l'emplacement d'une source sulfureuse, le temple recelait un saint des saints, une sorte d'arche sacrée enfoncée dans le sol. L'oracle, enfermé dans cet enclos, grisé par les vapeurs soufrées, émettait des prédictions, audibles aux seuls prêtres du temple qui les transcrivaient à l'intention des milliers de croyants accourus de toute l'Ionie. Tout est intact, ou presque, comme il y a deux mille trois cents ans, car l'édifice a résisté aux séismes et aux destructions humaines. L'autel où les offrandes étaient déposées n'a pas été déplacé. Il est trop massif et rappelle l'Égypte ou Ninive par sa puissance et son immobilisme.

L'imagination reconstruit les fêtes de Didymes où la foule des fidèles s'avanceit, chargée de présents, le long d'une Voie sacrée, anxieuse de scruter l'avenir, confiante dans l'oracle du devin d'Apollon intoxiqué par les émanations sulfureuses.

La partie supérieure du temple a disparu ; le socle est resté, avec tous les locaux qu'il abritait. Les « civilisations sont mortelles », mais les mythes et les mystères ressortissent à l'immortalité de la nature humaine hier comme aujourd'hui : besoin de croire, de sonder l'avenir, au temps de Thalès et de Pythagore comme à celui de Bergson et d'Einstein. Pèlerinages, devins, horoscopes...

Des enfants turcs, jouant à cache-cache dans les couloirs du temple d'Apollon, se soucient fort peu de mes soliloques et de mon étonnement. D'ailleurs, le muezzin appelle, au minaret proche, au village de Yenihisar, et Allah ne tolère pas de rival, fût-il Apollon...

III.

Dans les vallées anatoliennes L'œuvre de Kemal Ataturk Au pays des cités perdues

Seule la zone côtière de l'Égée a vraiment appartenu au monde hellénique. Les montagnes descendant du plateau d'Anatolie jusqu'à la mer se continuent par des chaînons d'îles restées rattachées à la Grèce : Lesbos, Chios, Samos, Cos, Rhodes, pour ne citer que les principales. Îles et montagnes ont servi d'écrans percés seulement à l'embouchure des rivières qui, se taillant des vallées profondes, ont compartimenté le pays en régions fort différentes les unes des autres par les coutumes et l'économie. Dans l'Antiquité déjà, des royaumes de caractère asiatique avaient surgi dans l'hinterland des villes ioniennes d'Ephèse, de Milet et d'Halicarnasse : la Carie, la Lydie, la Mysie, la Phrygie, que les historiens grecs considéraient comme des « terres barbares ».

Aujourd'hui encore, la côte active et industrielle s'oppose à l'intérieur agricole et difficilement perméable aux idées progressistes. Remontant le cours des rivières, épousant le fond des vallées qu'occupent des plaines riches et fertiles, s'élevant par paliers vers le plateau anatolien, routes nationales et chemins de fer évitent les zones arides, les monts pelés, sableux et déboisés, car les troupeaux de chèvres, folâtrant en liberté, s'obstinent à brouter, depuis des siècles, pousses et rejets.

Les villes, capitales de vilayets (provinces), sont sises sur les grandes artères de pénétration : Söke, Germencik, Aydin, Denizli. On distingue de loin les villages, au pied des monts où l'eau jaillit, à leurs élégants minarets, blancs comme des cierges, élancés comme des flèches, plus racés que leurs frères d'Afrique du Nord et que les clochers chrétiens. Et je ne puis m'empêcher de penser à ces vignettes de timbres turcs d'avant 1914, l'orgueil de ma collection d'écolier, présentant des minarets que je rêvais un jour... de contempler de près.

* * *

On travaille dur dans les campagnes anatoliennes. Les récoltes s'entassent au bord des routes : melons, pastèques, aubergines, tomates, courges, concombres, fleurs de tournesol, feuilles de tabac que ramassent des équipes en camion ou en tracteur accouplés de remorques.

Les rivières, en cette fin d'été, lasses d'avoir charrié trop d'alluvions au printemps, sont à sec depuis cinq mois. Tout est gris et dès onze heures du matin la vie paraît s'arrêter, sauf dans les bourgs où les hommes attablés aux terrasses palabrent interminablement, jouent aux cartes ou aux dames, sans rien consommer, même pas un verre d'eau. Dans chaque petite ville, ils sont ainsi des centaines. L'artisanat et l'échoppe règnent en maîtres : cordonniers, étameurs, cordiers, rémouleurs, bricoleurs et mécaniciens de tous genres, avenants et sympathiques. Peu ou pas d'industrie. Çà et là, une briqueterie, une fabrique de ciment, ou une manufacture de cotonnades ou de tapis.

De luxueuses stations d'essence, semées par Shell et les compagnies concurrentes, jalonnent les routes, bien que le trafic soit maigre. Les artères principales sont asphaltées, mais souvent d'une convexité exigeant un croisement prudent. Le soir, villes et villages sont éclairés à l'électricité, et des cités comme Aydin ou Denizli n'ont rien à envier à ce sujet aux bourgades d'Occident.

* * *

En quittant les grands chemins, en parcourant les campagnes, on constate l'œuvre incomparable accomplie par Kemal Ataturk, le génial créateur de la Turquie moderne. Chaque village possède son école, et par elle la République se construit. Aucun enfant ne mendie, et la fierté nationale s'affirme en toutes circonstances, malgré l'indolence proverbiale de l'Ottoman.

En introduisant l'alphabet latin, la révolution a quasi supprimé l'analphabétisme et soudé la Turquie au monde d'Occident. L'abandon des signes arabes, la perte de l'Irak et de la Syrie après la première guerre mondiale ont encore hâté le processus d'occidentalisation voulu

par Ataturk et détaché la jeune République du bloc compact des nations musulmanes intransigeantes. Mais la laïcisation n'a pas pour autant supprimé l'Islam. Je n'oublierai pas la scène émouvante de cette aïeule, vêtue de noir, s'écartant de l'indifférence des siens pour prier au crépuscule, tournée vers la Mecque, sans souci du respect humain ; ni de cette jeune femme, accompagnée de ses deux enfants, se rendant à la fontaine comme aux temps bibliques et refusant obstinément d'être photographiée par des « roumis » ; ni ces mosquées des quartiers pauvres et populaires d'Istanbul où s'entassaient les fidèles par centaines pour la prière rituelle du vendredi.

L'arabisation de la Turquie ne s'est d'ailleurs faite que superficiellement par le Coran, l'influence persane ayant toujours été plus forte dans les lettres et les arts, les miniatures, les tapis. Les Ottomans sont plus proches, par le sang et la langue, des Ouzbeks et des Tatars soviétiques, gauchisants de l'Islam, que des Saoudites ou des Irakiens. Les paysannes anatoliennes, vêtues de pantalons bouffants et d'étoffes aux couleurs vives, le visage mi-voilé, bien qu'ayant peu d'affinités avec leurs compatriotes d'Izmir ou d'Istanbul, n'en sont pas, pour autant, les sœurs des Libyennes ou des femmes du Koweït.

Mais le contraste le plus grand entre les villes de la côte et l'intérieur réside dans le retard dont souffre celui-ci dans l'industrialisation. Ou la Turquie réussira à développer le secteur secondaire et tertiaire en Anatolie, ou elle connaîtra des heurts violents entre la population égéenne résolument ouverte au progrès technique et les milieux conservateurs ayant plus subi que vécu les réformes d'Ataturk. D'ailleurs, les grandes formations politiques qui se partagent la faveur des électeurs (Parti de la justice, Parti républicain du peuple, Parti paysan) en ont conscience. Elles cherchent à éviter un hiatus, car elles savent que si l'industrialisation ne peut être améliorée au cours des dix prochaines années, la Turquie risque de rejoindre les pays sous-développés et voir un fossé toujours plus grand se creuser entre les villes de la côte, d'une part, et les populations rurales de l'intérieur, d'autre part.

Certes, l'armée veille pour empêcher un éclatement, et tout Turc, dans le tréfonds de son âme, sentant vibrer la fibre paysanne et militaire, approuve cette attitude. Ayant quitté les steppes d'Asie centrale il y a six siècles à peine, c'est son armée qui a conquis un vaste empire s'étendant du Danube au Nil et de l'Adriatique à Bagdad. Il y a peu, m'a-t-on assuré, le gouvernement luttait encore contre certaines tendances nomadistes en Anatolie. Il n'est donc pas étonnant que le progrès technique soit lent à pénétrer dans les campagnes où l'attrait de l'uniforme et de la fonction publique a conservé tout son éclat. La réputation du soldat turc n'est pas surfaite, et l'OTAN, généreux à l'égard de la Turquie, gardienne des détroits, se souvient de la conduite héroïque des bataillons ottomans rejetant à la mer les Franco-Anglais, en 1915, à Gallipoli, et du courage exemplaire de la brigade turque engagée en Corée en 1952.

Nul ne s'étonne donc qu'au-delà et au-dessus des partis politiques une invisible junte d'officiers généraux veille discrètement, avec une ferveur religieuse, au maintien de l'héritage laissé par Kemal Ataturk.

* * *

En remontant la longue vallée du Büyük Menderes — le fameux Méandre des Anciens — on découvre une région qui s'ouvre maintenant seulement au tourisme et qui révèle des sites grandioses, œuvres de l'homme ou de la nature.

Les gros bourgs ressemblent à ceux de Grèce ou des Balkans. A Söke, à 100 km. à l'intérieur, dans un restaurant fort abordable, nous avons déjeuné à la turque pour une somme inférieure à 6 francs suisses : raki (apéritif anisé), potage, salades diverses, brochette de mouton, riz, fruits savoureux, eau minérale, café onctueux comme du chocolat fondant. Service parfait, personnel accueillant.

Dans tous les villages, comme en France, sur la place publique se dresse le monument aux soldats morts lors de la première guerre mondiale et de la terrible campagne gréco-turque de 1920 à 1922, appelée ici « guerre de l'Indépendance » et d'où naquit la Turquie moderne, républicaine et laïque.

Quittant la grand-route à 250 km. de la côte, par un chemin qui, après 80 km., se mue en piste, secoué dans un mini-autobus aux ressorts cassés et aux phares défaillants, j'ai voulu voir Aphrodisias, cité perdue dans la montagne et qui eut son heure de gloire à l'époque hellénistique (300 avant J.-C. à 300 après J.-C.). Un unicum que cette ville d'Aphrodite, déesse de l'amour sensuel et de la beauté physique à laquelle les Asiates grecs et romains vouaient un culte sans pruderie ni refoulements. Et nombreux étaient les pèlerins qui s'y rendaient pour invoquer celle qui leur donnerait ou redonnerait volupté, puissance et descendance, d'autant plus que les temples de la déesse bénéficiaient du droit d'asile qui soustrayait temporairement à la justice des hommes les auteurs et acteurs de crimes commis sous l'influence de la fatale passion... Les propylées dressent vers le ciel des fûts finement ciselés et coiffés de chapiteaux à feuilles d'acanthes. L'Odéon, ravissant petit théâtre de marbre bleu, le stade, immense, contenant 20 000 places, des moignons de temples surgissant un peu partout justifient les fouilles menées par une équipe d'archéologues américains. Des paysans du voisinage, mués en cerbères, gardent les ruines avec un soin jaloux et interdisent la prise de photos.

Le christianisme s'est acharné sur la ville d'Aphrodite, détruisant les temples de l'idole au nom de la prude morale des Galiléens, débaptisant la cité, y installant un évêque, y construisant des basiliques qui, elles aussi, ont rejoint dans l'oubli les ruines païennes, Tamerlan le Mongol ayant passé huit siècles après et semé la mort et la nuit...

Et je me suis attardé longtemps dans ce site perdu et rougeoyant au soleil couchant, quand les montagnes voisines bleussent. J'ai rejoint des villageois et nous nous sommes exprimés par signes. Geré, proche d'Aphrodisias, ressemble à mon village jurassien d'il y a soixante ans. Poules, chats et chiens y font bon ménage, courent sur la chaussée ou sur ce qui en tient lieu ; des femmes rentrent des champs, chassant le bétail ou ramenant du menu bois. Les anciens, chenus et voûtés, bavardent sous un grand orme. On salue, on me sourit. Belles comme des odalisques, deux jouvencelles du lieu me décochent une œillade. Effronterie ou curiosité ? La déesse de l'amour aurait-elle laissé quelque philtre à Geré ?

Rompu par les cahots de la route, brisé par un interminable voyage de 250 km. dans la nuit, après la traversée de Denizli, une ville de 50 000 habitants sur le haut Méandre, nous avons atteint Pamukkale, un paysage de rêve, un village lunaire bâti par les fées, un musée imaginaire.

* * *

Pamukkale est sis sur un plateau, face aux monts violets d'Anatolie. Des sources minérales chaudes, chargées de sels calciques, jaillissent de la montagne proche et s'étalent sur le rebord du plateau, formant un petit Niagara qui colore les roches. Les rose, les bleu, les givre s'entremêlent et cascaded, créant des névés sans neige. Il y a dix ans, le lieu était solitaire et n'était connu que par les ruines de l'ancienne Hiérapolis, importante cité hellénistico-romaine victime d'un terrible séisme. Aujourd'hui plusieurs motels luxueux ont surgi, visités par une clientèle cosmopolite dont les Allemands forment la majorité. Une équipe d'archéologues italiens met à jour des temples païens et des basiliques chrétiennes, tout en occupant deux cents ouvriers indigènes attentifs et disciplinés.

Je suis resté deux jours à Pamukkale. La baignade dans des piscines alimentées par une source à 35 degrés, la promenade dans une nécropole longue de 2 km. où s'accumulent tous les types de tombeaux — des tumuli primitifs aux urnes de marbre et aux hypogées à bas-reliefs — la sieste dans des jardins dignes des Mille et une nuit justifient un séjour en Anatolie, même si l'apôtre Philippe subit le martyre en ce lieu. Et le soir, quand les chouettes hululent en un concert de sorcières, la lune à son croissant crée une vision d'irréalité qui atteint à l'hallucination...

IV.

En redescendant vers l'Egée Au pays de Crésus Dans les ruines de Pergame

Si les communications sont excellentes dans les grandes vallées menant de la mer vers le plateau anatolien, elles sont en revanche beaucoup plus difficiles d'une vallée à l'autre, à travers des vals souvent arides et peu peuplés. La signalisation routière y est parfaite, mais les chemins de terre battue dégagent à l'automne des nuages de poussière. Pays sauvage, maquis et garrigue où les chasseurs isolés s'en donnent à cœur joie.

Après un voyage en zigzags par monts et vaux, à 200 km. au nord-ouest de Denizli, on atteint la plaine du Gediz où s'entassent villes et villages cossus. C'est l'ancienne Lydie, qui a dominé l'Ionie pendant des siècles, sans que le génie grec l'ait pénétré beaucoup. Elle est restée terre d'Asie.

La vigne, aux sarments presque sauvages, qui s'étend à même le sol, n'a rien de dionysiaque. Elle a envahi la plaine, mêlée aux tomates et aux pastèques. Ses raisins gros et durs, séchés sur place, sont destinés à l'exportation sous le nom de « raisins de Smyrne ».

La ville d'Alasehir, qui commande une des entrées de la plaine, a conservé des remparts presque intacts, avec murailles, tours et poternes, ainsi qu'un caravansérail construits par les Byzantins il y a un millénaire. Etape agréable dans un restaurant indigène où le personnel empressé s'est même furtivement rendu au bazar voisin pour... acheter de la vaisselle neuve ! Et l'addition fut dérisoire bien que le déjeuner comportât plusieurs plats, notamment du mouton, du fromage de brebis, du lait d'amande remplaçant une boisson alcoolisée, comme il se doit au pays de l'Islam.

Non loin d'Alasehir se trouve l'ancienne Sardes, capitale du roi Crésus, sur un contrefort au pied de montagnes déchiquetées comme des dolomites. On l'atteint après avoir franchi le fameux *Pactole*, pisseux et pitoyable, un ruisseau plus qu'un fleuve, sans pépites ni paillettes, indigne de son antique renommée. Crésus, créateur de l'étalon-or, avait fait fondre et frapper à son effigie les pépites découvertes dans son royaume. Ayant conquis Ephèse et Milet, il s'entoura d'écrivains et de politiciens ioniens qui lui firent une réputation d'incommensurable richesse. Les légendes ont la vie dure.

Un dernier regard étonné au misérable Pactole, et je me suis rendu à l'imposant temple consacré à Artémis, la déesse-mère qu'adoraient aussi les Ephésiens. Colossal, de dimensions écrasantes, par ses fûts, ses soubassements, ses frontons et métopes brisés et emmêlés, il porte déjà le sceau de l'Asie. Des géants l'ont construit, des séismes l'ont ébranlé ; des chapelles byzantines ont surgi comme des verrues entre ses colonnes ; les musulmans les ont partiellement rasées...

A quelques centaines de mètres, les tronçons d'une large voie dallée rappellent que Sardes servait d'étape sur la route venant d'Occident et menant les phalanges d'Alexandre et les légions romaines vers la Perse lointaine...

J'ai emprunté cette route, devenue chaussée large et spacieuse, pour retrouver Izmir, oublieux des civilisations mortelles, des empires éphémères, des réputations surfaites et des idoles de pierre.

* * *

A 110 km. au nord d'Izmir, à une trentaine de kilomètres de la mer, Pergame attire les archéologues et les historiens. La ville turque, banale comme une bourgade d'Italie centrale, s'étire sur un décor de théâtre, au milieu des cyprès et des oliviers. A l'arrière-plan, un piton rocheux est doté d'une acropole hellénistico-romaine alors qu'un mamelon lui faisant face est occupé par la station balnéaire la plus complète que nous ait léguée le monde antique.

Je me suis attardé plusieurs heures sur la colline d'Esculape, l'Asclépieion, où des archéologues autrichiens et allemands mènent des fouilles, aidés par du personnel turc. J'ai bu à la « source sacrée », une eau radio-active. Les installations sanitaires, les salles de repos, le théâtre, la bibliothèque, les lieux de recueillement et de prière ressurgissent ; et la vaste promenade ornée de dizaines de colonnes et de dalles de marbre n'a guère souffert des flétrissures des hommes et des intempéries. Galien y vécut, un des grands médecins de l'Antiquité, que Molière opposa à son collègue grec Hippocrate (qui habitait l'île proche de Cos) : « Hippocrate dit oui et Galien dit non ! »

La colline d'Esculape accueillait autant de patients qu'aujourd'hui Vichy, Spa ou Baden. Des milliers de malades, des obscurs centurions aux empereurs Marc Aurèle, Caracalla et Hadrien, vinrent y chercher la guérison : traitement du corps et de l'âme ! Bains, massages, repos, psychothérapie, oniromancie, emploi des simples, théâtre, étude, tout y était appliqué. Au musée de Pergame, des dizaines d'ex-voto attirent le regard, témoignages de reconnaissance envers le dieu de la médecine, plaques de marbre ou « terre cotte » marquées du serpent d'airain, de la coupe ou du bâton d'Esculape. Telle est la permanence des réactions humaines : médecine naturelle considérant le patient comme un être indissociable dans sa vie physique et psychique, besoin profond du malade d'exprimer aux dieux sa reconnaissance d'avoir échappé à la mort et recouvré la guérison. Nihil novi sub sole...

Le soir, dans un motel, tout en conversant avec des archéologues, nous avons savouré un raki parfumé, dans la nuit anatolienne qui tombe brusque et silencieuse, coupée seulement par le chant des grillons. Le directeur du motel maudit les hôtes américains qui apportent tout avec eux, victuailles et boissons, comme si les Turcs cherchaient à les empoisonner ! Les Allemands, en revanche, mangent et boivent beaucoup, en payant le prix fort. On les admire ! Impondérables...

Le lendemain, guidés par un archéologue de Heidelberg, nous avons prospecté l'acropole. On est frappé par la mégalomanie des Romains du III^e siècle, conquis par l'Asie qu'ils croyaient avoir conquise : démesure, luxe, grandiloquence, pompe. A Pergame, comme à Baalbek, Rome a perdu son âme.

Une ruine a néanmoins retenu mon attention : l'ancienne bibliothèque des rois hellénistiques, passionnés de lecture. Elle contenait, dit-on, plus de 200 000 ouvrages, la plupart des parchemins dispersés aux quatre vents.

Saturé des ruines et des « civilisations mortelles », désireux de découvrir la Turquie vivante et contemporaine, j'ai repris le chemin de la mer Egée et me suis trouvé, cap au nord, dans un motel miteux et sans clients, face à Mytilène, l'ancienne Lesbos, dont me séparait un bras de mer de 15 km. Au clair de lune, je percevais les moindres bruits apportés par le vent du large et, dans la nuit étoilée, il me semblait entendre Sapho chanter sur sa lyre ses amours inverties, pandémoniaques et panthéistes.

V.

En bordure de la mer de Marmara – Troie Le long des Dardanelles Bursa-Brousse la Sultane

Qui veut se rendre d'Ankara ou de Smyrne à Istanbul sans recourir à l'avion doit forcément franchir la mer de Marmara, sorte de grand lac en forme d'outre avec un détroit au nord, le Bosphore, débouchant sur la mer Noire, et un autre détroit au sud, les Dardanelles, aboutissant à la mer Egée. Ces deux détroits ont joué un rôle capital dans

l'histoire euro-asiatique dès la plus haute antiquité. Les Grecs baptisèrent cette région l'Hellespont et n'eurent de cesse avant d'en être maîtres. Les légendaires Argonautes à la recherche de la Toison d'or l'auraient franchie pour débarquer au pays de Colchide (Crimée et rives de Géorgie).

Les conquérants en marche vers l'Orient traversèrent les détroits ou la mer de Marmara : tribus inconnues d'il y a trois mille ans, légions d'Alexandre le Grand, empereurs de Rome s'installant à Byzance, Croisés rêvant de délivrer Jérusalem. En sens inverse, les Turcs en firent leur mer intérieure, en remontant vers le Danube. Et les républiques marchandes de Venise et de Gênes y installèrent habilement des comptoirs ou « échelles », dites du Levant, pour pouvoir commercer par la mer Noire avec l'immense Russie.

Des historiens — je ne sais pourquoi — ont fixé arbitrairement la fin du Moyen Age en l'an 1453, lors de l'installation des Turcs à Constantinople. Et des géographes, arbitrairement aussi, ont désigné une rive européenne et une rive asiatique à la région des détroits, alors qu'elles se ressemblent en tous points. Il est vrai que la revendication du droit de libre circulation par les Dardanelles et le Bosphore a conditionné, pendant plus d'un siècle, toute la politique européenne = la question d'Orient. Aujourd'hui, malgré les traités internationaux garantissant le libre passage, l'URSS et l'OTAN s'y contrôlent réciproquement, car les détroits constituent l'unique issue qu'aient les Soviétiques vers la Méditerranée. La Turquie représente donc pour l'OTAN une pièce maîtresse sur l'échiquier mondial.

* * *

J'ai cru longtemps, dans ma naïveté d'ancien potache, que Troie alias Ilion se trouvait dans la région de Smyrne. Or, la cité antique où les Grecs situèrent leurs épopées, où les poètes classiques de toutes les littératures européennes puisèrent des thèmes d'inspiration, commande, sur la rive asiatique, l'entrée sud des Dardanelles à 200 km. au nord de Smyrne. C'est un verrou naturel. L'émotion vous étroit à parcourir le chaos des ruines, faites de neuf étages superposés, aux moellons différents et aux constructions bien accusées. Elles coiffent un monticule qui domine la fertile plaine de la Troade. La mer est présente, à moins de 5 km. Minuscules, les collines — des taupinières ! — d'Achille, d'Ajax et de Patrocle barrent l'horizon. Le mont Ida, couvert d'oliviers, n'abrite ni Pâris, ni les Trois Grâces, ni la belle Hélène, ni le Conseil des Anciens avec Agamemnon, Ulysse et Nestor. Mais les paysans peinent dur sur ses flancs, et des campagnardes râblées, suant sous le soleil de midi, trient des graines de tournesol.

Il n'est pas étonnant qu'on ait entouré d'une légende la prise de Troie, car elle ouvrait aux Hellènes venant de l'ouest et du nord, progressant d'île en île, les portes de l'Asie et de la mer Noire. Le site, banal en lui-même, n'a rien de séduisant — une plaine et des collines. Mais l'exploit d'audacieux marins et de guerriers franchissant des détroits, partant à l'aventure, à la découverte de terres inconnues, a dû frapper les hommes d'il y a trois mille ans. Et les poètes l'ont magnifié, y associant toutes les tribus grecques. Et des millions de collégiens et

d'étudiants, dans tous les continents, buvant aux sources des humanités, ont nourri leur imagination des épopées de Troie-Ilion.

En compagnie de quelques amis, nous avons lu, sur l'Acropole troyenne, deux chants de l'« Iliade » décrivant le courroux d'Achille et la mort d'Hector.

« Les civilisations sont mortelles... » A l'abord des ruines, un bazar vend du coca-cola, des assiettes à fond décoré, des cartes postales et de petits chevaux de bois à l'imitation de celui d'Ulysse !

* * *

La route en corniche, qui longe les Dardanelles, est semée de belvédères offrant une vue grandiose sur la rive européenne qui paraît plate et monotone. Des villages fraîchement reconstruits rappellent les combats sanglants qui se déroulèrent ici en 1915/1916, lors d'un essai de débarquement des Franco-Anglais sur les deux rives du détroit. Cent cinquante mille hommes y perdirent la vie, et l'expédition de Gallipoli se solda par un cuisant échec. Qui sait ? Son succès eût peut-être hâté la fin des hostilités et sauvé la Russie de la révolution bolchéviste en permettant de prendre à revers le front des Balkans.

Dès qu'on atteint la mer de Marmara, le pays est uniforme et plat. Erdek, sur une presqu'île, ravissant port de plaisance et station balnéaire, est un lieu rêvé pour une étape, d'autant plus que la propriétaire du principal hôtel, femme de lettres ayant écrit de nombreux romans, une biographie d'Eve Curie et traduit plusieurs auteurs d'Occident, s'exprime en un français et un allemand châtiés. Mme Avelok, authentique Ottomane, me questionne sur les progrès du féminisme en Suisse !...

On ne peut quitter l'Anatolie occidentale sans une visite à Bursa-Brousse, aussi turque qu'Istanbul est cosmopolite. En tournant le dos aux détroits, on traverse l'interminable plaine de Bithynie par des routes sinueuses, riches en cassis et en dos d'âne. C'est dimanche. Dans les villages, les gens flânent et les mosquées sont envahies par des femmes et des enfants. Sur les nombreux lacs intérieurs, des jeunes gens pêchent ou canotent.

Le Granique, sur lequel Alexandre le Grand battit les Perses et s'enhardit vers l'Asie comme Bonaparte en Italie après Arcole et Rivoli, n'est qu'un mince filet d'eau, tenant plus du marécage que du fleuve ! Encore une déception... les mensonges de l'histoire !

Il y a fête à Gören, bourgade de 10 000 habitants. Tournois de lutte, à la mode des bergers d'Unspunnen. La foule s'y presse, et j'y ai constaté autant d'intérêt, de passion et d'encouragements qu'aux tournois dans l'Emmental ou l'Entlebuch. Nation de paysans et de soldats, les Turcs sont restés fidèles aux jeux simples des camps et du village.

* * *

Brousse, bâtie sur les contreforts de l'Ulu-Dag, un semblant de Weissenstein, compte 200 000 habitants. Haut lieu de l'histoire turque, elle fut la capitale de l'Empire ottoman avant la prise de Constantinople et s'enorgueillit d'abriter les tombeaux des cinq premiers sultans de la dynastie osmanli et de leurs familles.

Mélange à la fois de tradition et d'industrie, de stricte obédience musulmane et de laïcisme révolutionnaire, elle séduit par la noblesse de ses monuments et déconcerte par ses contrastes sociaux. Dans la rue, vendeurs d'eau vinaigrée et de cornichons, bonimenteurs invitant à se faire peser et toiser, badauds assis en groupes au bord du trottoir, fumeurs de narghilés, costumes féminins bariolés, casquettes (vraies « defs ») ayant détrôné définitivement le fez, évoquent l'Asie, tandis que des étalages à l'européenne présentent des machines à laver, des boilers, des butagaz, des rasoirs électriques, des appareils de photo made in Japan, du matériel de bureau, des règles à calculer, des réveils.

Les zones industrielles, heureusement, ont été rejetées vers la plaine. Les grandes artères, rectilignes, donnent à la ville une note moderne. Les restaurants à l'occidentale, les cafés, les confiseries abondent. Mais il est des coins ravissants, des hâvres de grâce et de silence où le style turc s'est maintenu et où le menu peuple, aimable et curieux, est serviable. Englishch ? « Alaman » ? On vous renseigne par mimiques.

Il y a des mosquées partout, reconnaissables de loin à leurs coupes, noyées souvent dans les frondaisons. Les citer toutes serait fastidieux. Mentionnons celle de Bajazet, ceinte d'un complexe de bâtiments comme un couvent italien (écoles, dispensaire, hôpital), la grande Mosquée, au centre de la ville, la mosquée de Mourad entourée d'une nécropole où dorment sultans, vizirs et autres grands dignitaires. Elles dégagent une impression de silence, de mystère, de recueillement. Tout y est à la fois grandiose et monotone : mêmes coupes inspirées des yourtes rondes de l'Asie centrale, mêmes faïences dont la couleur varie, mêmes lampadaires, mêmes mihrabs de cèdre damasquiné indiquant la position de la Mecque, mêmes fontaines aux ablutions, mêmes tapis sombres et ouatés étouffant tous les bruits. Tout y est simple et sobre, à la seule gloire du Dieu unique. Ni autels ni statues. Parfois, un discret verset du Coran orne une paroi. Autour, de ravissants jardins mauresques, imprégnés de fraîcheur et des senteurs des jasmins, des roses et des magnolias, préfigurent le paradis d'Allah.

Dans la pénombre des mosquées où le parterre des tapis absorbe même les murmures, le peuple des fidèles — les femmes légèrement à l'écart — s'agenouille, s'incline, implore, les mains levées. Un derviche tourneur chantonne et psalmodie en se balançant, indifférent à l'entourage. En aparté, un vieillard préside un tribunal d'honneur.

Le vent de la tolérance a soufflé sur l'Islam turc. Croyants et infidèles se croisent dans les lieux saints sans vaine curiosité. Des gardiens, à l'entrée, exigent simplement que chacun se déchausse et que les femmes se couvrent le chef.

Le souvenir des sultans qui fondèrent l'Empire ottoman est encore vivant dans les masses. Ils reposent dans des mausolées massifs aux arêtes tranchantes, entourés de leurs épouses préférées et de leurs enfants. Froids, prétentieux, décorés souvent de faïence émaillée aux teintes sombres, ces tombeaux ne peuvent se comparer à celui de Tamerlan à Samarcande, objet de la ferveur nationale des Ouzbeks et que j'avais admiré l'an passé. Détail piquant : à l'entrée d'un caveau abritant les restes d'un sultan qui fit trembler Byzance, un couple de serins en cage se lancent des trilles amoureuses, persiflant la gloire, la puissance et la mort...

J'ai passé aux bains turcs, datant du Moyen Age. On y grouille, on y parle, on y sue, allant d'une étuve à l'autre en costume rudimentaire, sans souci de l'âge. Infirmiers, masseurs, surveillants épient les défaillances éventuelles.

Et dans tous les quartiers, des enfants endimanchés, vêtus d'un uniforme ou d'un seyant tablier, cartable sous le bras, pépianant comme des moineaux, dominant la chaussée. C'est la rentrée des classes, paraît-il.

Brousse est fière de ses sultans, de ses écoles, de son industrie.

VI.

Turquie d'Asie? Turquie d'Europe? Sur la mer de Marmara Byzance et ses murailles Visite au Café de Pierre Loti

Mudanya, sur la mer de Marmara, est le port de Brousse, dont il n'est éloigné que de 50 km. Petite ville tranquille, elle entra dans l'histoire en 1922 par l'armistice qui y fut signé entre Grecs et Ottomans et qui consacra le triomphe de Kemal Atatürk et la création de l'Etat turc moderne. Une statue du héros national domine le port, comme elle domine souvent les places publiques des villes et villages de Turquie.

Un service régulier de gros bateaux relie les côtes et Istanbul. Trafic intense : touristes et indigènes, petits animaux et marchandises périssables, colis postaux et palettes géantes s'entassent sur les divers ponts.

Quatre heures de traversée, avec mouillage dans de ravissantes cités de vacances. On se croirait quelque part dans l'Adriatique. D'ailleurs, la « Marmara » fut baptisée ainsi par des marins italiens, une partie de ses côtes révélant des bancs calcaires d'une blancheur « marmoréenne ».

Des officiers turcs et des sous-officiers de l'OTAN, habitués du parcours, jouent fraternellement... aux cartes dans un salon.

Je m'étais promis d'aborder Istanbul au soleil couchant, quand la ville profile sur un ciel de feu l'élégance de ses minarets et de ses coupes. Mais le soir tombe brusquement en ce début de septembre. Et c'est à 20 heures que nous jetons l'ancre à l'« échelle » (Iskelesi) de Sirkesi, près du pont de Galata. Des phares guident le bateau dans la nuit opaque. On ne devine de la grande cité que les traits essentiels : les rives du Bosphore et de la Corne d'Or, le pont de Galata, pointillés par des rangées de feux, le Palais du Vieux Sérail éclairé par des réflecteurs. Des myriades de falots clignotants, à perte de vue, révèlent l'étendue de la grande ville.

Les portefaix se précipitent, prennent d'assaut les voyageurs, s'injurient, essayent d'emporter vos bagages. Misère crasse d'hommes affamés exigeant cinq livres (1 fr. 75) pour le transport d'une valise jusqu'au prochain taxi (20 m.) !

Au contraire des Occidentaux qui recherchent les hôtels luxueux sur les hauteurs de Galata, j'ai voulu gîter dans le quartier indigène,

asiatique, sordide, coloré, lourd de senteurs épicées, de scènes de la rue rappelant la cour des miracles. Chambre propre, personnel avenant, ne connaissant que le turc. Mais j'étais à portée de fusil du Sérail, des musées, des grandes mosquées et j'ai pu vivre pendant huit jours la vie du menu peuple d'Istanbul.

* * *

Constantinople, ville de près de 2 millions d'habitants, dans un des sites les plus beaux de la planète, ne peut être connue en un clin d'œil. Riche d'histoire, elle n'est comparable qu'à Rome, dont elle fut la rivale. Il faut en faire d'abord le tour, la cerner en suivant les remparts qui la bordent sur près de 15 km. !

Je doute fort qu'on ait initié beaucoup d'hommes de ma génération, durant leurs années de collège, au rôle prestigieux de Byzance dans l'histoire de la civilisation. La Grèce, Rome surtout, les invasions barbares, puis les ténèbres du Moyen Age, tel était le programme qu'on nous imposait. Manuels et maîtres ignoraient ou feignaient d'ignorer la relève opérée sur les bords du Bosphore par ceux qui, pendant près de mille ans, luttèrent pour maintenir l'ordre romain, la culture gréco-latine et le message chrétien. Justinien, les Comnène, les Paléologue furent victimes, en Occident, d'un anathème, comme si Rome n'eût pu reconnaître une rivale, à tout le moins une héritière.

Les murailles maritimes courent le long de la mer de Marmara sur plus de 8 km. Entre elles et la mer se faufile la grand-route du sud, s'ouvrent des anses avec des bateaux de pêche et d'accueillants restaurants dont j'ai apprécié deux fois l'hospitalité et la table généreuse. Derrière les remparts, côté ville, le Constantinople d'autrefois cède lentement à la pioche des démolisseurs. A l'ombre des murailles, deux églises remontant au haut Moyen Age, transformées en mosquées méritent une visite : Saint-Serge et Saint-Bacchus (!!!), à la carcasse byzantine et dont l'intérieur est recouvert d'inscriptions grecques en l'honneur de Théodora, ancienne actrice de cirque devenue impératrice, et Saint-Jean de Stoudion, qui présente encore des colonnes et des mosaïques du plus bel effet, endommagées partiellement par les luttes qui mirent aux prises, il y a mille ans, les iconoclastes et les iconolâtres, ces derniers l'emportant malgré l'appui discret de l'Islam à leurs adversaires.

Dans les vieux quartiers où je me suis plu à errer, quelle foule bigarrée ! L'Islam a passé et fondu en un seul moule ce petit peuple d'Istanbul. Mais juifs, Arméniens, Grecs revivent encore sous les traits des passants bien que la grande ville et dix siècles de vie commune aient donné l'impression d'avoir tout malaxé.

De pittoresques ruelles aux maisons de bois peint s'accrochent encore aux murailles.

Faisant charnière entre les remparts maritimes et terrestres, l'imposante forteresse de Yedikule, comptant sept tours et une porte triomphale pour l'entrée des empereurs à Constantinople, symbolise, par sa masse et sa solidité, la volonté de puissance et de domination de Byzance, dont l'aigle armorié orne encore un portail.

Les remparts terrestres, longs de 7 km., partant de Yedikule, ensèrent la ville à l'ouest. Bien conservés, percés de plusieurs grandes portes,

ils sont bordés par un boulevard qui aboutit à la Corne d'Or, rempart naturel. Fossés, courtines, bastions, escarpes ont été transformés en jardins où travaillent de menus maraîchers sans que la silhouette martiale des fortifications en souffre. Au-delà du boulevard commencent les terrains vagues et les constructions nouvelles qui surgissent... entre les cimetières.

Les murailles sont percées de plusieurs portes où s'entassaient jadis l'octroi, l'armée et la police et devenues maintenant des places publiques où se tiennent les marchés, où séjournent les taxis et les autobus. C'est par l'une d'elles, la porte du Canon, que Mehmet II entra dans Constantinople, en 1453, après de rudes combats, mettant un terme à la gloire de Byzance. Une partie des remparts, dans ce secteur, démolis lors de l'assaut final, n'ont jamais été restaurés.

* * *

A la pointe nord des murailles, prenant un chemin dominant la Corne d'Or, on aboutit, extra muros, à la mosquée d'Eyub, bâtie au siècle dernier, toute de marbre blanc, imposante, froide, précédée d'une vaste cour où se rassemblent des pèlerins venus de Thrace, d'Istanbul et de l'Asie voisine. Des pigeons, nourris par la foule, volettent en troupes nombreuses. Les fidèles font leurs ablutions avant d'entrer dans le sanctuaire où reposent les ossements d'Eyub, compagnon de Mahomet, sanctuaire ouvert aux seuls croyants.

Des enfants, garçons « consacrés », vêtus d'habits de soie blanche et moirée, décorés de rubans et coiffés de toques brodées, engoncés comme les communiantes de chez nous, sont entourés d'un essaim de parentes. On les régale de bonbons, de fruits, de biscômes, de souvenirs pieux — notamment d'une empreinte sacrée du pied d'Eyub — de cierges achetés aux étalages ambulants. Je me suis remémoré une visite, en compagnie de ma vieille marraine, il y a plus de soixante ans, à Notre-Dame des Ermites...

Après avoir traversé un cimetière musulman, lourd d'abandon et de mélancolie avec ses tombes modestes surmontées d'un turban de pierre, on découvre le « Café de Pierre Loti », belvédère unique d'où l'on domine Istanbul et la Corne d'Or. Site idéal qu'aimait, paraît-il, l'auteur d'« Aziyadé » et des « Désenchantées ». Un pavillon abrite le mobilier qu'il utilisa, ses œuvres, des photos, des souvenirs. Impression de faux exotisme, de style désuet, de cliché pour touristes.

Mais le panorama à nos pieds est grandiose. La Corne d'Or, sorte de fjord plat, s'avance en appendice depuis la mer de Marmara. Longueur : 7 km., largeur : 600 m. La ville s'étale sur ses deux rives. Au nord, le quartier européen, appelé jadis Pera et Galata, aujourd'hui « Beyoglu », siège des affaires, des grands hôtels, de l'administration. Lui faisant face, au sud de la Corne d'Or, Constantinople-Istanbul, encorsetée dans les murailles que j'ai suivies, profilant la dentelle de ses palais, de ses minarets, de ses dizaines de mosquées. Jetés sur le fjord, deux ponts, celui de Galata, baptisé aujourd'hui Karaköy, et celui d'Ataturk. Le ciel est enfumé de gris, les eaux d'une teinte d'ardoise salie. Usines, bateaux pétroliers, chalands goudronneux, tout sue le travail, la manutention pénible. Où sont les paysages éthérés de Loti ?

Constantinople-Istanbul, à cheval sur la Corne d'Or, cité à deux visages qui s'opposent ou se complètent, au gré des circonstances, constitue un cas unique. Aucune autre ville, ni Rome, ni Paris ou Londres, ne peut lui être opposée. Elle forme véritablement le carrefour de deux continents, un monde hybride, une tête de Janus. Ses contrastes fascinent.

Et j'ai quitté la maison de Loti après un léger incident. Sans sourciller, le garçon me réclama 10 livres (3 fr. 75) pour le coût d'un café. Un chauffeur, entendant cette exigence, intervint brutalement et ramena de moitié le prix de la consommation. Pareille extorsion est rarissime à Istanbul. Qu'eût pensé Loti du mercantilisme attaché à son nom ?...

VII.

Au cœur de Constantinople Le quartier des sultans «magnifiques» Contrastes – Dans les bazars Sous les ponts... d'Istanbul...

Après avoir cerné la cité dans ses contours généraux, avant l'obligatoire visite qu'accomplissent tous les touristes à Sainte-Sophie et au Palais du Sérail, j'ai voulu voir les quartiers du centre où se trouvent les constructions des règnes ottomans n'ayant rien emprunté à Byzance.

L'Université (administration, sciences morales et sociales) occupe un bâtiment très occidental de style 1900. Les jardins publics qui l'entourent sont propres, bien ratissés et la jeunesse estudiantine, digne et sérieuse, semble ignorer l'existence des zazous et hippies. Un bon point pour le régime : les étudiantes paraissent nombreuses.

Contraste : à deux cents mètres de ces jardins d'Academos, une vaste place publique présente une scène de vie orientale. Des pigeons par centaines s'ébattent en semant fiente et plumes ; des vendeuses miséreuses, en psalmodiant, offrent pois chiches et grains de mil ; on crie à tue-tête : eau, pain d'épices, herbes aromatiques ! Des malheureux, découvrant un moignon ou un visage grêlé, quémangent la charité. Et la mosquée de Bajazet (qui n'a rien à voir avec le héros de Racine) domine de sa masse la vaste place. A l'intérieur, tout est silence. Des colonnes de jaspe créent une note irréaliste par leurs tons rouges, verts, leurs zébrures d'agate. La loge réservée au sultan, fils du conquérant de Constantinople, est verte comme le drapeau du Prophète.

* * *

Constantinople, comme Rome, fut bâtie sur sept collines. Constantin le Grand, en 324, débaptisant Byzance pour l'appeler « Nea-Roma », obéissait au désir d'imiter la cité des bords du Tibre, puis de l'éclipser ensuite. Les successeurs de l'empereur, voulant lui rendre hommage, en changèrent le nom en « Constantinopolis ».

Or, sur une des sept collines, visible de loin, profilant sa coupole, ses dômes et ses minarets, la mosquée de Soliman le Magnifique (Sulei-

man, dérivé de Salomon) attire de loin tous les regards. Pur chef-d'œuvre, qui égale Saint-Pierre de Rome et que les spécialistes préfèrent à Sainte-Sophie si vantée. Soliman, le Louis XIV des Ottomans, voyait grand et savait s'entourer de collaborateurs compétents.

La mosquée est précédée d'une cour bordée de portiques de marbre blanc et rose. La coupole intérieure a 60 mètres de haut et paraît aérienne, éthérée, sans support. Cinq coupoles, plus petites, composent la voûte. Le mihrab et le mimber (chaire) de marbre blanc, ainsi que les vitraux, égayent un intérieur d'ordinaire si austère.

Une équipe de la TV turque est en train d'installer ses appareils dans la mosquée pour la retransmission d'une cérémonie. L'Islam, lui aussi, ne dédaigne pas les nouveaux procédés techniques.

Un médressé (école musulmane), un hospice, un imamat (maison religieuse) entourent la mosquée, car l'Islam, comme le christianisme, exige que le fidèle souligne sa foi par des œuvres. Un cloître digne de celui d'Assise, lourd de mystère et de silence, abrite de rarissimes collections de documents : Coran minuscule inscrit dans le boîtier d'une montre, parchemins enluminés, contes persans illustrés, faïences rares. Ravissant, mais tarabiscoté, précieux, redondant. Malgré la grâce des motifs ornementaux, l'absence d'êtres animés engendre la monotonie.

* * *

Contraste : au silence de la mosquée de Soliman succède le brouhaha du grand bazar, un labyrinthe où l'on aime à se perdre. L'impression de sécurité est complète : odeurs et couleurs violentes, mais amabilité des marchands assis dans leurs étals, bric-à-brac débordant sur la ruelle, regards curieux, interpellations en diverses langues. Ma compagne a gentiment marchandé des babouches dont le prix s'abaisse dès qu'intervient non moins gentiment le voisin concurrent. Il existe un code de l'honneur : ni cris, ni larmoiements. La sérénité orientale règne en maîtresse ici.

Le bazar égyptien, au grand air, fait suite au grand bazar. Viandes, fruits, fleurs, fromages, vins, noix, épices, poissons et crustacés se présentent suivant l'axiome qu'« un beau désordre est un effet de l'art ». Après les charrettes de tous les Crainquebille istanboulois, à travers lesquels je me fraie un chemin, je découvre... bien en vue, un magasin de Migros, modèle du genre, peint aux couleurs helvétiques, desservi par un personnel affable. Marques suisses : café, biscuits, cacao, savonnettes et dentifrices...

Près du pont de Galata (Karaköy) tout proche, je me suis retourné pour contempler la ville aux sept collines. Les dômes étincellent au soleil couchant. Ils sont des dizaines et paraissent plus grands, contrastant avec la gracile ténuité des minarets. Les teintes mauves et orangées du crépuscule embrasant aussi la Corne d'Or créent une ambiance funambulesque et baudelairienne. Ville prédestinée, religieuse, qui défendit la Croix, puis le Croissant, privée du rang de capitale dans un État laïque, elle incite à penser, à rêver, à fuir la réalité...

Mais la réalité, elle, est sur le pont, et sous le pont — le tablier servant aussi de route — où se croisent des milliers de travailleurs, hâtifs, fiévreux, nerveux, courant au bus ou au bateau. De pauvres hères

offrent de la pacotille à des passants indifférents ou aussi pauvres qu'eux. Une odeur de friture et d'oignons rouscis s'échappe des caboulots nichés sur le pont inférieur. Et des loqueteux, épaves sociales, ont pris demeure dans les angles des piliers comme des hiboux dans les ruines.

Deux courants humains se croisent au pont de Karaköy. Il y a des cols blancs, les petits bourgeois, les fonctionnaires et employés, absorbés et vomis à heures fixes par les centaines de bureaux, d'agences, d'entrepôts, de maisons d'importation et d'exportation, de banques, de compagnies d'assurances qui forment l'essentiel de Pera-Galata ; tous se dirigent vers les bateaux, bus et chemins de fer de banlieue, en Europe et en... Asie ! L'autre courant, venant de Constantinople-Istanbul, groupe surtout les gagne-petit, les besogneux, les débrouillards aux métiers fantaisistes en quête d'une occasion. Leurs pas sont moins hâtifs. Dans leurs habits usés jusqu'à la corde, dans leurs casquettes « defs », ils traînent la résignation de ceux qui vivent dans les ruelles où tout grouille, à l'ombre des bazars et des humbles mosquées. Constantinople-Istanbul - Galata-Pera forme une seule ville englobant deux mondes qui se sont rencontrés sans s'être encore fondus et confondus, car la Corne d'Or et des siècles d'histoire les séparent.

Les gens sont serviables, voire empressés. Les taxis, ne possédant pas d'indicateur kilométrique, provoquent de pénibles discussions. Le marchandage est de rigueur avant la course. En s'aidant de quelques mots de turc et en projetant les doigts vers le ciel comme si l'on jouait à la « mora », on finit par être compris. A trois reprises, spontanément, des passants m'ont servi d'interprètes et abaissé les exigences du chauffeur sans que celui-ci récrimine, le marchandage étant un sport admis, haussé au rang d'un rite !

VIII.

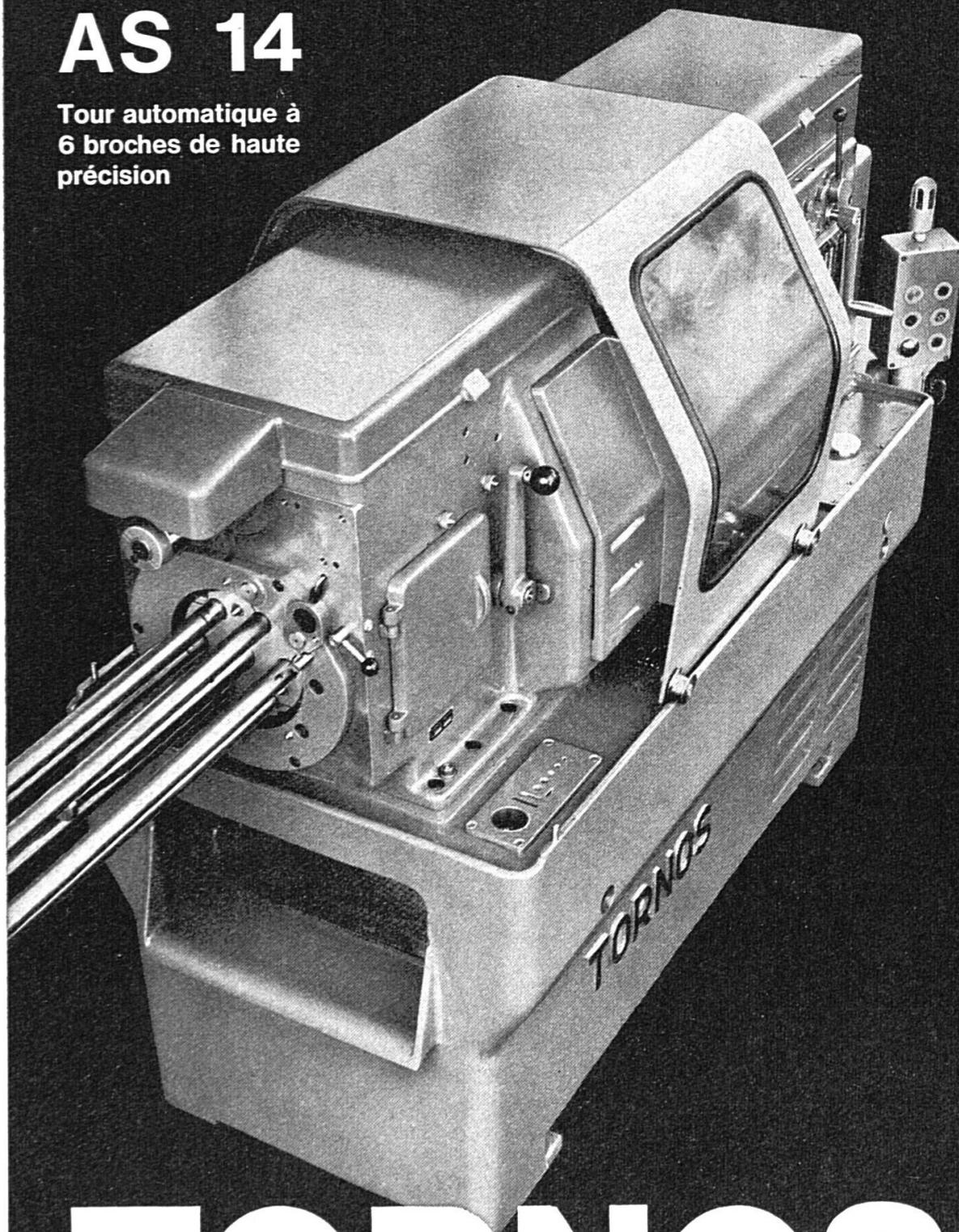
Dans les sentiers de l'histoire L'hippodrome (At Meydani) Sainte-Sophie – Le Palais du Sérail

De mon hôtel (à l'ombre du Sérail !) j'atteins en quelques minutes, à travers des ruelles qu'on élargit, des bâtiments qu'on démolit et des chaussées qu'on excave, le monticule où s'édifia Byzance. Une civilisation y déploya sa richesse et son faste cérémonial, nous laissant des œuvres dignes de figurer au trésor commun de l'humanité. Face à la mer de Marmara, dominant les remparts, bâtiments et places s'alignent et se succèdent comme pour une revue sur un front d'un kilomètre et demi jusqu'à la Pointe du Sérail où le Bosphore et la Corne d'Or se détachent de la mer.

Dans la fraîcheur matinale, le flot des touristes étant encore absent, j'ai pu déambuler à mon saoul dans « At Meydani », l'ancien hippodrome, vaste champ de Mars ayant servi de forum sous les empereurs romains, puis d'hippodrome et d'agora sous les Byzantins. Alors que le Forum de la Ville éternelle a gardé quelque éclat, celui-ci, aménagé en esplanade, n'a conservé que trois monuments de sa grandeur passée : un

AS 14

Tour automatique à
6 broches de haute
précision



TORNOS

TOURS AUTOMATIQUES MOUTIER (SUISSE) 903

Nos bons hôtels du Jura

Vous pouvez vous adresser en toute confiance aux établissements
ci-dessous et les recommander à vos amis

BONCOURT	HOTEL A LA LOCOMOTIVE Salles pour sociétés - Confort	(L. Gatherat) (066) 7 56 63
COURCHAVON	HOTEL DES TROIS POISSONS Relais gastronomique	(M ^{me} Lehmann) (066) 6 14 78
COURGENAY	RESTAURANT LA DILIGENCE Sa cuisine française	(Jean Cœudevez) (066) 7 11 65
MOUTIER	HOTEL SUISSE Rénové, grandes salles	(Famille M. Brioschi-Bassi) (032) 93 10 37
LA NEUVEVILLE	HOTEL J.-J. ROUSSEAU Relais gastronomique au bord du lac Mariage, salles pour banquets	(Jean Marty) (038) 7 94 55
PORRENTRUUY	HOTEL DU CHEVAL-BLANC Rénové, confort, salles	(C. Sigrist) (066) 6 11 41
PORRENTRUUY	HOTEL TERMINUS Hôtel de 80 lits, avec douches - bains - Lift Rest. français - Bar - Salle de conférence	(R. Rey) (066) 6 33 71
SAIGNELEGIER	HOTEL BELLEVUE 3 salles pour noces et sociétés (constr. 1968) 40 chambres avec eau courante, douche, bains, radio et télévision	(Hugo Marini) (039) 4 56 20
SAINT-IMIER	HOTEL DES XIII CANTONS Relais gastronomique du Jura	(C. M. Zandonella) (039) 4 15 46
SAINT- URSANNE	HOTEL DU BŒUF	(V. Waser) et (F. Jacot) (066) 5 31 49
SAINT- URSANNE	HOTEL DE LA COURONNE (Chez Raoul) Relais gastronomique du Doubs	(Raoul aMarca) (066) 5 31 67
UNDERVELIER	HOTEL DES GALERIES DU PICHOUX	(M. Juillerat-Humair) (066) 3 77 77

1460

obélisque provenant de Louksor et érigé par le dernier empereur romain Théodose (celui de Paris a été amené d'Égypte en 1836 !); une colonne torse décapitée et qui ornait le temple de Delphes; un autre obélisque, dénudé, érodé par le temps et les iconoclastes.

Les courses, qui passionnaient la populace, les luttes politiques dites « byzantines » qui menèrent l'Empire à sa ruine, les jeux du cirque dont les vedettes, comme les stars d'Hollywood, tournaient la tête des princes, se déroulaient ici. L'une d'elles, Théodora, coiffa même la couronne impériale. L'heure de la décadence sonnait — panem et circenses.

Une fontaine de marbre, offerte par le kaiser Guillaume II au sultan, attire les pigeons dans un coin de l'esplanade. Cadeau servant à entretenir l'amitié à l'époque où l'Allemagne d'avant 1914, appliquant le « Drang nach Osten », prêtait à la Turquie des généraux, des ingénieurs et des capitaux dans l'espoir d'atteindre le pétrole de Mossoul et le golfe Persique. On en parlait fort dans mon enfance...

Une rue sépare l'hippodrome de la majestueuse mosquée d'Ahmet, dite Mosquée bleue, un pur chef-d'œuvre musulman. Encadrée de six minarets, précédée d'une vaste cour au parterre de marbre et aux colonnes de granit, elle saisit par ses effets de lumière : des dizaines de lucarnes semées dans les dômes projettent la clarté solaire qui se fond dans les teintes vertes et bleues des faïences tapissant les murs.

* * *

La basilique de Sainte-Sophie, séparée de la Mosquée bleue par un parterre gazonneux semé de rosiers, déçoit l'amateur de style pur. Imposante, massive, construite pour le culte chrétien, coiffée et ceinte de minarets, elle paraît dès l'abord un vaste caravansérail, d'autant plus que des flots de touristes s'y engouffrent sous la conduite de guides et que des vendeurs insistants harcèlent les visiteurs pour leur refiler des diapositives, des cartes illustrées, des timbres, des bibelots.

L'intérieur impressionne, séduit, puis déconcerte. Un long narthex, sombre comme une grotte, enluminé de mosaïques sur fond d'or, s'ouvre à droite par les portes royales où pénétraient les processions des monarques. Saint-Pierre de Rome représente la magnificence, l'unité, un ordre qui écrase, qu'on subit et qui paraît braver l'éternité. Sainte-Sophie, au contraire, victime de métamorphoses imposées au cours des âges, semble un corps vide, une beauté hermaphrodite. Dédiée à la « Hagya Sophia » — la « sainte Sagesse » ou l'Esprit saint — par l'empereur Justinien au VI^e siècle (et non pas à quelque vierge ou martyre canonisée sous le nom de Sophie), basilique de Constantinople, elle devint une mosquée au lendemain de la conquête musulmane (1453) et fut désaffectée et transformée en musée en 1935, par décision d'Ataturk.

De ses origines chrétiennes et byzantines, Sainte-Sophie a gardé des mosaïques éblouissantes aux visages extatiques, aux regards fixes et insondables, aux sourcils noirs relevant des faces émaciées et des attitudes hiératiques. Les colonnes de granit, les dalles de marbre, la dimension des coupes décèlent la fierté de Justinien, désireux de reprendre la mission de Rome, d'éblouir ses peuples comme l'avait fait Salomon mille ans auparavant et de démontrer que Byzance devenait la capitale du monde connu.

Mais l'Islam, en s'installant à Sainte-Sophie, y a apporté des attributs de son culte : pendentifs, lampadaires, mihrab dirigé vers la Mecque, inscriptions arabes tirées du Coran, boiseries à stalagmites. Et cette substitution, bien que la basilique n'ait pas souffert dans ses lignes générales, n'a satisfait ni les uns ni les autres. L'église-mosquée y a perdu son âme. Le service des monuments historiques de l'État turc s'efforce, avec science et tact, de restaurer l'imposant édifice comme témoignage de l'évolution millénaire de Constantinople-Istanbul. Synthèse difficile, quadrature du cercle !

Je suis resté deux heures à contempler par le menu les mosaïques d'une absolue perfection décorant les coins et recoins du portail, des bas-côtés et du gynécée. Et l'image de ces faces mystiques, rongées par la foi et la soif de l'éternité, m'a poursuivi pendant longtemps. « Hagya Sophia », ô sainte Sagesse, l'Orient est proche avec ses saints contemplatifs, ses prophètes, ses derviches.

J'ai quitté la basilique-mosquée-musée, retrouvant l'esplanade de l'hippodrome d'où partait le triomphal cortège des empereurs ovationnés par la foule et pénétrant à cheval... dans Sainte-Sophie pour y recevoir l'onction du sacre !

* * *

Le Palais du Sérail (Topkapi Saraye), plus vaste que Versailles ou que le Louvre et la Hofburg viennoise, mais beaucoup moins ordonné, occupe la partie nord du monticule où s'alignent l'hippodrome, la Mosquée bleue et Sainte-Sophie. C'est un monde en soi, tenant à la fois de la forteresse, du parc, du grand domaine, de la maison seigneuriale. Quatre cours qui s'emboîtent, écuries, cuisines, harem, chancellerie, appartements nombreux, pavillons de repos, belvédères, jardins d'Eden, dénotent une croissance fantaisiste, au gré des sultans qui y vécurent. Un esprit d'Occident s'insurge contre cette architecture incohérente. D'heureuse façon, le site fait oublier l'asymétrie des constructions. De la citadelle, on plonge le regard dans les eaux bleues du Bosphore, de la Corne d'Or, de la mer de Marmara jusqu'aux Iles-aux-Princes. On voudrait s'attarder seul dans les jardins et dans les kiosques où rêvaient et conspiraient vizirs et pachas. Mais des bataillons de touristes ont tout envahi et dans le brouhaha la visite du palais ne peut être que superficielle.

Happé dans un flot humain, j'ai vu, sans pouvoir les contempler à souhait, les collections les plus nombreuses et les plus riches qui se puissent rêver, s'entassant dans galeries et pavillons : vaisselles, armes, étoffes, bijoux, tapis. Je me suis attardé, jouant des coudes pour échapper aux pressions de la foule, dans la salle du Trésor à admirer des diamants, des émeraudes grosses comme des œufs, des poignards damasquinés, des tasses en or, des services décorés de rubis et de perles, tout ce que la fantaisie d'un potentat pouvait s'offrir grâce aux ressources d'un vaste Empire.

Dans une pièce voisine, les portraits des sultans sont exposés dans l'ordre chronologique de leur règne. Les premiers d'entre eux, les « grands », fondateurs de l'Empire ottoman — Mehmet II le Conquérant, Bajazet, Selim, Soliman le Magnifique — apparaissent comme des sei-

gneurs de la Renaissance, dignes adversaires d'un Jules II, d'un Charles-Quint, d'un François I^{er} : race fière, œil ardent, bec d'aigle, port digne, conscience de reprendre le sceptre de Byzance et d'édifier un Etat théocratique, à la grande gloire d'Allah et de l'Islam.

Puis la dynastie s'étiole, le sabre se change en quenouille. Les ressources innombrables drainées de la Hongrie jusqu'à l'Egypte, de Bagdad jusqu'à Tunis, engendrent le luxe et la mollesse. Les Murat, Mahmoud, Ahmet et Mustafa, victimes des intrigues du harem, des machinations des vizirs, de l'humeur des janissaires, ne sont plus que des marionnettes sanguinaires. Et les derniers d'entre eux, Abdul-Hamit II, Mehmet V et Mehmet VI, détrôné en 1923, montrent des figures lasses, méfiantes et désabusées. L'« Homme malade » du Bosphore... Plus qu'un gros ouvrage scientifique, la galerie de portraits de Topkapi révèle l'évolution et la chute de l'Empire ottoman. Kemal Ataturk a débarrassé un peuple encore viril des souverains fantoches et d'un système théocratique qui le menaient à la ruine.

* * *

Autre leçon poignante sur les « civilisations mortelles » et sur la mort : la visite du Musée des Antiquités, unique au monde pour la valeur des tombeaux, mausolées et urnes funéraires qui y sont rassemblés. On y voit des jarres de terre cuite contenant des os calcinés, des sarcophages de bois, des urnes de marbre finement ciselées, des mausolées arrogants, des bas-reliefs évoquant la douceur de la mort ou le repas funèbre. Et le plus émouvant qui soit : l'amie qui serre la main d'un mourant et l'aide à franchir l'Achéron pour atteindre l'Eternel Au-delà...

IX.

Galata-Pera — Turquie nouvelle En voguant sur le Bosphore

La partie de la ville située au nord de la Corne d'Or, appelée jadis Galata ou Péra, dénommée maintenant « Beyoglu », n'a guère senti le souffle de l'histoire. Elle fut longtemps, à l'époque de Byzance, puis des sultans, un faubourg extérieur, une « échelle » ou comptoir habité surtout par les Génois, habiles négociants, agents changeurs et banquiers d'autant plus habiles que l'Islam interdisait aux croyants le commerce de l'argent, la pratique de l'intérêt et de l'usure laissés aux chrétiens, Grecs, Arméniens, Italiens.

Aujourd'hui, Péra-Galata, avec sa grand-rue — l'Istiklal Caddesi — ne diffère en rien des autres grandes cités méditerranéennes : Naples, Marseille ou Barcelone. Les hôtels y sont nombreux, les restaurants de toutes catégories et à l'étage, les magasins bien approvisionnés, les librairies fournies en journaux et en littérature étrangère — j'y ai acheté le « Monde », le « Corriere della Sera » et « Die Welt » — et les boîtes de nuit discrètes.

Par ces soirs de septembre, jeunes et vieux, couples, familles se promènent en badauds comme à Paris sur le boulevard. Ni mendiants ni scènes de la rue. En quête d'un restaurant que je n'arrivais pas à découvrir — et pour cause, il était provisoirement fermé ! — je fus aimablement conseillé par un passant parlant français.

Un serveur de souche grecque — il n'y a pas de serveuse — connaissant Genève me vanta la Suisse et ses beautés. Pour six à sept francs suisses, on peut obtenir un repas convenable, vin compris.

Et la place du Taxim, à l'extrémité de l'Istiqlal Caddesi, à la nuit tombante, revêt une grande animation par l'éclat des lumières, l'inférieur bruit des klaxons, les autobus passant en trombe, les patrouilles de police civile et militaire. Un coin de Porte-d'Orléans, mais enclos dans la verdure.

Certes, il est encore des endroits ravissants à Galata : les petites rues à l'italienne qui descendent en pente raide ou par des escaliers jusqu'aux quais de la Corne d'Or. On se croirait à Gênes. Mais la Turquie nouvelle a pris possession de Péra-Galata. Les ambassades étrangères ont émigré, dès 1924, à Ankara, remplacées par des consulats généraux dont les panonceaux de cuivre indiquent qu'ils sont fort nombreux. Les « capitulations » humiliantes, mettant certains étrangers au bénéfice de privilèges, ont disparu. Je me souviens encore des jérémiades entendues il y a quelque quinze ans, dans une station d'eaux, de la part d'un imprimeur italien de Galata accusant le gouvernement turc d'avoir déchiré des traités datant... du XVIII^e siècle ! Débarrassés des préjugés des anciens seigneurs du désert, les Turcs ont pris la relève dans le commerce et les professions libérales, relève que préparent leurs écoles supérieures. Grecs, Italiens, Levantins de type indéfini se sont adaptés aux conditions nouvelles ou ont émigré.

Non pas que tout soit parfait à Galata. Les quais proches des ponts connaissent aussi les gangs de trafiquants, et Interpol a fort à faire pour surveiller les mauvais garçons et les truands qui vivent du commerce du haschich et de l'opium.

Il est vrai qu'André Chénier et notre compatriote Cingria ont vu le jour à Galata-Péra. Ceci compense cela...

* * *

Au-delà de la place du Taxim surgissent dans une zone verte de nombreux bâtiments imposants, orgueil de l'édilité, du régime ou de l'initiative privée. C'est un Istanbul d'avant-garde avec les édifices ultramodernes de l'Université technique, de la Radio nationale, de la Télévision, sans oublier le Palais des Sports et son vaste stade et divers hôtels luxueux. Je me suis rendu au Hilton Palace, semblable à tous ses congénères d'Amérique et d'Asie, pour y rencontrer un compatriote, car la Croix-Rouge internationale y tenait ses assises extraordinaires. Même ambiance qu'à Chicago et New York : propre, chic, désinfecté, désodorisé, impersonnel. Et certains croient ainsi découvrir l'âme d'un peuple et d'un pays. J'en ai retenu surtout une certitude : obligé de changer des billets suisses, j'en ai obtenu la reprise à un cours inférieur à celui qu'appliquent des établissements plus modestes. Noblesse oblige !

Scutari (officiellement « Uskudar »), faubourg d'Istanbul, est situé sur la rive asiatique du Bosphore, à vingt minutes en bateau. Ville gaie, propre, ouverte, son marché vaut ceux de Berne ou de Lausanne. Et la place du débarcadère, large, bordée de trois mosquées, dotée de bancs publics sur le pourtour, permet aux nombreux oisifs de rêver à souhait, de cultiver le douce farniente ou d'observer les passants.

Les magasins sont approvisionnés à l'européenne, le personnel serviable, un tantinet réservé. Je me suis assis à la terrasse d'un café où l'on sirote du thé vert bien sucré. Mon voisin, un sympathique bavard, engage timidement la conversation en français. Ce doit être un fonctionnaire ou un enseignant en vacances. Mes jugements sur la Turquie l'intéressent. Il a des mots très durs pour les anciens sultans que le menu peuple n'a tolérés que parce qu'ils cumulaient leurs fonctions civiles et militaires (le sultanat) avec celles de calife, successeur de Mahomet et chef des croyants. Tout comme dans l'ancienne Rome reposaient sur la même tête les titres d'empereur (*imperator*), chef suprême de l'Etat, et de pontife (*pontifex*), chef de la religion. Ataturk, en supprimant l'un, a annihilé l'autre. J'ai saisi combien dut être profonde la révolution de 1923, qui osa s'attaquer autant à l'ordre religieux qu'à l'ordre politique. Philosophiquement, mon interlocuteur, après l'allusion aux trésors entassés au Palais du Sérail, de conclure : « Les sultans-califes ont trop bien vécu. Trop de richesses, trop de femmes, trop de luxe ! » Et j'ai pris congé de ce censeur inconnu en constatant que le bon sens est la chose du monde la mieux partagée...

* * *

Une croisière sur le Bosphore ressemble à une excursion en bateau sur le Rhin moyen. Certes, les eaux y sont plus bleues, le ciel plus doux et les rives moins raides. Mais plusieurs châteaux ornent les collines, des vignobles couvrent les pentes et des villas cossues s'égrènent entre les nombreux villages et les villettes qui se mirent dans le Bosphore.

Un service régulier effectue le parcours en zigzag d'Istanbul à l'estuaire de la mer Noire. Touristes et usagers habituels du bateau sont démocratiquement confondus sur les ponts. Mon voisin, qui porte casquette et qui parle un peu français, me demande tout de go d'où je viens et ce que je pense de la Turquie. Il est « Albanais turc » et orthodoxe. Joignant le geste à la parole, il exhibe un Evangile, un scapulaire et un acte de baptême, puis s'enquiert de ma confession. Comme je hausse les épaules à sa question incongrue, il ironise : « Catholique latin ? Romain ! », se tait et m'ignore pour le reste du voyage. Œcuménisme...

Le Bosphore, d'Istanbul à la mer Noire, n'a guère plus de 30 km. et à certains endroits sa largeur ne dépasse pas 800 mètres. Sur la rive ouest (Europe), le château de Rumeli Hisar, bâti par Mehmet II, conquérant de Byzance, a conservé son imposante silhouette moyenâgeuse, alors que d'autres donjons, édifiés et démantelés, se faisant face, vestiges de la vigilance génoise ou ottomane, s'échelonnent jusqu'à la mer et rappellent le Rhin romantique.

Non pas que la vigilance ait disparu. Quelques navires marchands et des pétroliers « descendent » le Bosphore, venant de la mer Noire.

Six patrouilleurs militaires, en escadrille, colonne par un et arborant pavillon turc, venant du sud, recherchent le large. Se rendent-ils banalement vers la côte européenne ou vers Sinope et Trébizonde, aux confins de la Caucasic ?

Deux luxueux palais, noyés dans les saules et les cyprès, évoquant le lac de Côme ou les Borromées, abritaient il y a cinquante ans, près de Yéniköy, les ambassades d'Allemagne et d'Autriche-Hongrie. Depuis lors, celles-ci ont pris place à Ankara, dans l'âpre climat du plateau d'Anatolie, aux côtés des autres missions étrangères.

Au retour, je me suis trouvé aux côtés d'une brave famille turque en vacances, père, mère et progéniture turbulente. M'ayant bousculé involontairement, un bambin reçut de sa mère une magistrale chiquenaude, quittancée à mon égard par un sourire satisfait. Braves gens à la tête plutôt ronde, du type brachycéphale comme j'en avais vus des milliers en Asie russe, lourdauds, honnêtes, respectueux, civils sans être policés. Ils ont bien mérité une « photo de famille » et nous ont remerciés par un cordial « bon voyage ».

* * *

Dans la brume d'un matin d'automne, pris en charge par un avion turc, j'ai quitté Istanbul en emportant de la Turquie l'impression d'un peuple affable, d'un Etat tourné résolument vers l'avenir et désireux de rester fidèle à la pensée révolutionnaire et laïque de Kemal Atatürk. On ne peut cependant changer en un tournemain des habitudes séculaires. La Turquie mérite d'être aidée massivement, sur le plan économique, par l'Occident, d'autant plus que l'URSS, d'une part, ne ménage pas ses offres d'équipement industriel et que, d'autre part, les Etats arabes verraient avec plaisir un renforcement de l'orthodoxie musulmane qui la souderait mieux à leur camp. Sous un couvert d'union nationale, des forces s'affrontent — ce qui paraît normal dans ce corridor eurasiatique — comme en France à l'aube de la Troisième République, entre laïques, nombreux dans les villes et sur la côte de l'Egée, et « cléricaux », se recrutant dans la masse paysanne. Avec une sagesse exemplaire, les responsables de l'Etat turc s'efforcent, sans tuer la tradition et la morale coranique, de maintenir le cap vers l'Occident. Tâche délicate, qui mérite notre admiration et notre appui.

Septembre 1969.